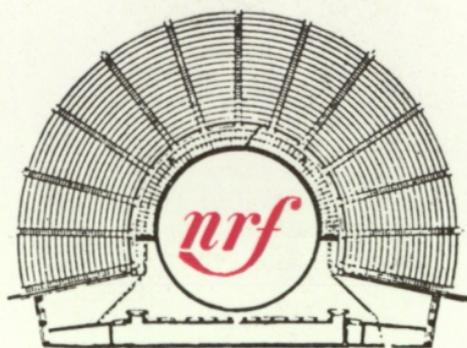


Armand Salacrou

de l'Académie Goncourt

*Impromptu
délibéré*

*Entretiens avec
Paul-Louis Mignon*



le manteau d'Arlequin

Gallimard

MICRO FERMÉ

« J'écris parce que je ne sais pas parler. L'art dramatique, en effet, nous offre des acteurs pour parler à notre place¹. » Sans doute, le spectateur attentif aura décelé et progressivement reconnu dans le dialogue des pièces de Salacrou, la présence de Salacrou lui-même. L'auteur de L'Inconnue d'Arras a pris d'ailleurs la parole en rédigeant les notes dont il a accompagné l'édition de son théâtre. Il restait à l'interroger, à provoquer ses réponses, pour mieux cerner une des personnalités les plus complexes et les plus attachantes de ce temps. L'entretien radiophonique en était le moyen. Grâce à Pierre de Boisdeffre, directeur de la Radiodiffusion, une série de six entretiens a pu être entreprise.

A six reprises, nous nous sommes retrouvés avec Armand Salacrou autour du micro. Celui-ci avait été placé, non dans un studio, mais dans

1. Armand Salacrou « Le Complice est dans la salle ». Conférence, 1948.

le décor familial de sa bibliothèque, auprès des tableaux de Picasso, de Masson, de Juan Gris... Salacrou pouvait prendre un livre, chercher le témoignage d'une citation...

Salacrou chez lui... Nous avons convenu de thèmes généraux, surtout de limiter chaque entretien à une période particulière de sa carrière pour dégager, d'un épisode à l'autre, ce que toute vie, avec ses choix, a naturellement de dramatique.

Chaque fois, des questions, à bâtons rompus, ont permis, non seulement de développer le thème choisi, mais d'aborder des problèmes en marge, des aspects particuliers de l'existence de l'homme Salacrou.

Les entretiens, réalisés par Michèle Thierry, ont été diffusés par France-Culture, à 22 h 10, les 20, 23, 27, 30 décembre 1965, 3 et 6 janvier 1966.

P.-L. M.

Le texte de ces entretiens n'a pas été « écrit » mais improvisé devant le micro. Il faut donc le lire comme si on l'écoutait, — avec ses phrases inachevées et quelquefois bancales. Le lecteur entre dans une conversation...

A. S.

PREMIER ENTRETIEN

Pourquoi le théâtre ?

P.-L. MIGNON : Armand Salacrou, vous avez donné au théâtre près de trente pièces, je citerai *Une femme libre*, *L'inconnue d'Arras*, *Un homme comme les autres*, *Histoire de rire*, *La terre est ronde*, *Les nuits de la colère*, *L'archipel Lenoir*, *Boulevard Durand*. La première d'entre elles, la première jouée, *Tour à terre*, a été créée par les soins de Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre ; c'était le 24 décembre 1925.

Voilà donc quarante ans que vous êtes auteur dramatique, mais il y a cinquante ans que l'écrivain s'est manifesté en vous pour la première fois ; vous étiez lycéen au Havre quand vous avez envoyé au journal *L'Humanité* un conte, *L'éternelle chanson des gueux*, qui a été publié en 1916. Aujourd'hui, avez-vous le sentiment d'une réussite, je ne parle pas de la notoriété et du confort matériel, mais votre œuvre vous semble-t-elle avoir été une solution aux problèmes qui se

posaient à vous lorsque vous avez fait le choix d'écrire ?

A. SALACROU : C'est un bilan que vous me demandez et je ne sais pas si un auteur peut faire un bilan de son œuvre. Il y a des moments d'euphorie où j'ai l'impression d'avoir vaguement frôlé l'œuvre dont je rêvais quelquefois, il y a des moments où j'ai l'impression de n'avoir absolument rien dit de ce que j'avais à dire. Je ne sais pas ; mais je ne renie rien, même les choses mauvaises (je ne sais pas s'il y a des choses bonnes mais en tout cas il y a des choses mauvaises, ça je le sais) parce que toutes ont été écrites, je ne dirai pas contraint et forcé, mais tout de même parce qu'il fallait que je les écrive, je n'ai jamais écrit des pages de circonstance, je n'ai jamais écrit par complaisance. Par conséquent, dans cette limite, je peux dire que j'ai réussi ma vie ; en effet, à mes débuts, je ne concevais pas qu'on puisse écrire pour d'autres raisons que des raisons qui vous amènent à essayer d'élucider, à essayer de comprendre, à essayer de s'expliquer, à essayer aussi de rechercher des amitiés.

P.-L. M. : Peut-on penser que votre œuvre, sans être proprement autobiographique, vous a permis d'exprimer, directement, des préoccupations profondes, de répondre aux interrogations qui se posaient pour vous sur la condition humaine ?

A. S. : Oui, mais, toutes les questions que je me suis posées sont des questions sans réponse car, dans le fond, la seule question que l'on se pose toujours c'est la signification de notre passage sur la terre, c'est la question du mal et de la mort et personne au monde n'a pu encore y répondre ; ce qu'on appelle nos réponses, c'est la façon de poser la question. Vous savez que je suis sans foi et par conséquent, je ne peux pas dire que j'ai trouvé des réponses aux questions que je posais précisément parce qu'elles étaient sans réponse. Tenez, je me souviens très nettement de mon émotion quand j'ai lu pour la première fois *Les pas perdus* d'André Breton. C'est son premier livre, et j'avais vingt-deux ou vingt-trois ans. Eh bien, il y a encore des phrases qui me hantent et qui sont restées pour moi extraordinairement vivantes. Je voudrais vous en lire une, qui est comme une préface à toute ma jeunesse et peut être le thème de toute ma vie intellectuelle : « Absolument incapable de prendre mon parti du sort qui m'est fait, atteint dans ma conscience la plus haute par le déni de justice que n'excuse aucunement, à mes yeux, le péché originel, je me garde d'adapter mon existence aux conditions dérisoires, *ici-bas*, de toute existence. Je me sens, par là, tout à fait en communion avec des hommes comme Benjamin Constant, jusqu'à son retour d'Italie, ou comme Tolstoï disant : si seulement un homme a appris à penser, peu importe à quoi

il pense, il pense toujours, au fond, à sa propre mort. Tous les philosophes ont été ainsi. Et quelle vérité peut-il y avoir s'il y a la mort ? » Et Breton continuait : « Je ne veux rien sacrifier au bonheur, le pragmatisme n'est pas à ma portée. Chercher le réconfort dans une croyance me semble vulgaire. Il est indigne de supposer un remède à la souffrance morale. »

P.-L. M. : Dans votre théâtre, on trouverait de nombreuses répliques qui semblent faire écho à ces phrases...

A. S. : Certainement.

P.-L. M. : Il y a donc une certaine identification entre vous et vos personnages, au départ ? Vous l'avez noté, d'ailleurs.

A. S. : Je ne peux pas vous répondre. Seul un psychanalyste pourrait le faire et je ne veux pas que ces conversations se transforment en analyse psychanalytique. Je ne suis pas sur un divan, mais près d'une table avec un micro. Néanmoins, je reconnais volontiers que tous ceux qui connaissent bien mon théâtre et ceux qui me connaissent moi aussi, prétendent que mon théâtre est, en effet, volontairement ou involontairement, autobiographique.

P.-L. M. : Commentant vos premières pièces, vous notiez : « Mes chers personnages, vous n'êtes que les notes de mon âme. »

A. S. : C'est vrai, j'ai relu quelques-unes de ces notes qui suivent le texte de mes pièces, et

cela m'a gêné parce que je vois à quel point j'ai changé entre mes premiers essais et aujourd'hui. Je voudrais montrer qu'il n'y a pas d'incohérence entre les deux attitudes, que c'est plutôt une évolution. Il est évident, quand j'ai commencé à écrire pour le théâtre, que je pensais à un théâtre poétique alors que maintenant on pense surtout à un théâtre philosophique ou politique. Dans cette note dont vous venez de citer une phrase, j'ai l'air de me détacher de Flaubert... Vous savez l'importance que Flaubert a eue sur ma jeunesse, et dans cette note je disais : « Je ne comprends plus ce que Flaubert me conseillait à quinze ans... » Or, je pensais à la préface que Flaubert avait écrite pour les *Dernières chansons* de son ami Bouilhet où il donnait des conseils aux jeunes écrivains et où il disait : « Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité et que vous soyez résolu à toutes les avanies, prêt à tous les sacrifices, cuirassé à toute épreuve, lancez-vous, publiez. » C'est une phrase, évidemment, qui a éclairé, guidé toute mon enfance et toute ma jeunesse, enfin, enfance à partir de quinze ans et jeunesse jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans. Puis est arrivé, à ce moment-là, le grand mouvement dada et surréaliste qui m'en a, pendant un moment, délivré.

Mais je voudrais tout de même en passant faire une remarque : c'est l'importance extraordinaire de Flaubert.

Raymond Queneau prétend que le plus important roman du XIX^e siècle, c'est *Bouvard et Pécuchet*. Je me souviens d'une conversation avec Jean-Paul Sartre qui me disait : « J'écris en ce moment un ouvrage contre Flaubert » et ça m'avait fait mal car j'aime beaucoup Jean-Paul Sartre, ça m'avait fait mal que Sartre puisse écrire « contre » Flaubert, et, dans le fond, cette œuvre devait être — je l'ai identifiée après — devait être *Les Mots*, le dernier livre de Sartre, où, précisément, Sartre montre l'importance que Flaubert a eue dans sa jeunesse et dans son enfance.

P.-L. M. : Mais à quoi répondait votre besoin d'écrire lorsque vous aviez seize ans ? Nous allons procéder, si vous le voulez bien, par retour en arrière, selon un procédé que vous avez vous-même apporté au théâtre. Au moment où vous avez écrit *L'éternelle chanson des gueux*, vous éprouviez, je crois, une angoisse devant l'existence, devant une existence qui supposait le mal, la souffrance, la vieillesse, la mort...

A. S. : Oui.

P.-L. M. : ... et que vous ne pouviez accepter.

A. S. : Oui, mais comment expliquer toutes ces choses ? Vous savez, pourquoi écrit-on ? On écrit parce qu'on est obligé d'écrire — j'ai écrit cette nouvelle j'avais seize ans — il est évident

que j'avais le désir de la faire connaître puisque je l'ai envoyée à un journal ; à ce moment-là j'étais aussi, non seulement sous l'influence littéraire de Flaubert, mais sous l'influence politique de Jean Jaurès, j'étais un jeune lycéen, il y avait la guerre qui m'avait énormément choqué, frappé, je découvrais ce que je découvris après, sans arrêt, à savoir le mal, la douleur, la souffrance, non pas tellement dans ma vie, mais la guerre, quand j'avais quatorze ans, je trouvais ça, au sens profond et grandiose du mot, absolument insupportable. Pourquoi ai-je écrit ? Pourquoi ? ça je ne sais pas, c'est une question qu'on peut poser à tous les écrivains et je crois que toutes les réponses sont... apparemment différentes mais profondément identiques et disons que lorsqu'on écrit c'est qu'on ne sait pas vivre, ou qu'on n'a pas le goût de vivre ; ce qu'il y a de curieux c'est que, si jeune, on ait envie de se réfugier dans l'écriture.

P.-L. M. : Vous expliquez-vous pourquoi vous avez opté, mais un peu plus tard, pour l'expression dramatique ?

A. S. : Absolument pas. J'ai cherché des réponses. Je me souviens d'une promenade au bord de la mer, au Havre, j'étais encore au lycée, nous étions trois amis ; il y avait un peintre, enfin il avait déclaré qu'il serait peintre, c'est Jean Dubuffet, il y avait aussi un poète très influencé alors par Lamartine et Laforgue, il avait quinze ans, c'est le poète Georges Limbour, et je me sou-

viens encore de Limbour me disant : « Mais pourquoi n'écrirais-tu pas des pièces de théâtre ? » Je ne me souviens pas du contexte, ni à quelle phrase cette interrogation répondait.

Après, longtemps après (car j'ai commencé par écrire deux romans, j'avais dix-sept, dix-huit ans, que je n'ai montrés à personne, sauf un que j'avais envoyé au *Mercur de France* et qui l'avait fort justement refusé) j'ai cherché des explications ; j'ai cru en trouver une dans ma timidité. Je trouvais que je me cachais mieux derrière des personnages de théâtre que derrière des personnages de roman, ce qui n'empêche pas, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'on prétend que mon théâtre soit autobiographique.

P.-L. M. : Vous avez noté que vous êtes joueur. Qu'entendez-vous par là ? Est-ce que cela peut s'accorder avec le jeu dramatique ?

A. S. : Je ne crois pas. Je suis d'ailleurs un joueur... qui a très peu joué. J'ai dit, en effet, que j'étais joueur, c'est vrai, et j'aime le jeu, mais est-ce une prudence normande ? est-ce un goût de la tranquillité ? je ne suis pas joueur réellement, c'est seulement avec moi-même que je joue. Je me pose sans cesse des petits problèmes, des petites inconnues... dans le genre : « Est-ce que c'est une vieille dame qui va sortir de la porte ou est-ce un vieux monsieur ? Et c'est un enfant ! »

P.-L. M. : J'ai relevé encore que des person-

nages comme Pascaline, dans *Pourquoi pas moi ?* aiment se raconter des histoires. Vous-même, avez-vous cette tendance ?

A. S. : Ah ! oui, des histoires que les psychanalystes connaissent bien, les histoires de compensation ; par exemple, pendant toute la guerre de 40 à 44, je refaisais les batailles, soviétiques, allemandes. Encore maintenant, dans mes insomnies, je recommence la bataille de Waterloo et je me raconte ce qui se passerait si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, et je refais le monde partant de là, ça tout le temps, tout le temps, sans arrêt ; Pascaline est très très voisine de moi... Je me raconte tout le temps des histoires, d'ailleurs qui sont des histoires sans grand intérêt parce que ce sont des histoires vraiment pour tuer le temps.

P.-L. M. : Votre œuvre dramatique ne répond pas du tout à ce jeu ?

A. S. : Non, pas du tout. Ces histoires dont nous venons de parler, j'en reconnais, naturellement, la puérité, tandis que lorsque je pense à une pièce, ou que, plutôt, une pièce pense à moi, c'est tout à fait autre chose, ça vient d'une autre source.

P.-L. M. : Vous citiez tout à l'heure votre camarade de jeunesse, le peintre Jean Dubuffet ; vous avez, très tôt, fait connaissance avec la peinture par l'intermédiaire de votre professeur de piano, qui était le frère de Raoul Dufy, et vous avez, très tôt, commencé une collection de tableaux.

Était-ce par plaisir esthétique ou y avait-il autre chose dans ce goût de la collection ?

A. S. : Ah ! ça, oui, il est évident que j'ai toujours été collectionneur, je l'ai raconté, d'ailleurs, dans *Les idées de la nuit*, c'est un fait, j'aime la collection, j'ai toujours aimé, même étant enfant, collectionner ; j'ai collectionné des timbres-poste, j'ai collectionné des cailloux rares, des bagues de cigare... mais, tout de même, le goût de la collection picturale c'est autre chose. C'est à l'âge de quinze ans, je n'avais pas d'argent, j'étais élève de lycée, que j'ai acheté ma première « pièce », une lithographie de Dufy ; puis, à Paris, étudiant, en ne mangeant pas pendant deux jours, j'ai pu acheter un Modigliani... je l'avais acheté vingt francs, ensuite j'ai vraiment collectionné les peintres que j'aimais, non pas parce que je pensais qu'un jour... ils seraient recherchés par des millionnaires, mais simplement parce que je les aimais et mon goût de la collection... je me suis demandé : est-ce encore une timidité ? est-ce une sorte de lutte contre ce qu'il y a d'éphémère dans notre vie ? on se dit : je collectionne, cette collection va durer, c'est quelque chose... la collection, c'est anti-éphémère, vous comprenez, et le côté glissant de la vie, le côté fleuve de la vie, le côté fleuve qui s'écoule, m'a toujours angoissé.

P.-L. M. : Puisque nous remontons dans votre vie, il faut bien signaler que vous avez fait de longues études supérieures, d'abord des études de

médecine, ensuite des études de philosophie, enfin des études de droit. A quoi cela correspondait-il ?

A. S. : Oh ! ça, c'est simplement un hasard de l'existence. Mon père voulait que je sois pharmacien ; je ne voulais pas être pharmacien pour cette seule raison que la première année de pharmacie se passait en stage et que ce stage aurait eu lieu au Havre, or je n'avais qu'une idée, c'était de venir à Paris parce que, déjà, je pensais naturellement à l'écriture... et aux amis... que je rencontrerais. On a transigé, mon père et moi, pour la médecine et, ça me gênait d'autant moins que la première année de médecine était une année de sciences générales qui s'appelait, à l'époque, P.C.N., et je trouvais que ce n'était pas si mal qu'un futur écrivain ait des connaissances... légères, de sciences, et je suis donc venu à Paris faire mon P.C.N. Puis, j'ai été étudiant en médecine, et quand mes camarades commençaient à préparer l'internat, j'étais moi externe à Saint-Antoine, je connaissais déjà pas mal de littérateurs, de peintres, je fréquentais des petits bistrots littéraires du Quartier. Alors j'ai eu une crise de conscience. D'ailleurs, je n'étais pas seul, Limbour à ce moment-là, préparait aussi sa médecine, nous avons dit tous les deux : « Non, ce n'est pas possible, dans dix ans, si nous sommes médecins, nous serons de mauvais médecins parce que nous aurons passé notre temps à lire des poètes au lieu de travailler notre inter-



Armand Salacrou

Impromptu délibéré

« J'écris parce que je ne sais pas parler. L'art dramatique, en effet, nous offre des acteurs pour parler à notre place. » Sans doute, le spectateur attentif aura décelé et progressivement reconnu, dans le dialogue des pièces de Salacrou, la présence de Salacrou lui-même. L'auteur de *L'inconnue d'Arras* a pris d'ailleurs la parole en rédigeant les notes dont il a accompagné l'édition de son théâtre. Il restait à l'interroger, à provoquer ses réponses, pour mieux cerner une des personnalités les plus complexes et les plus attachantes de ce temps. L'entretien radiophonique en était le moyen, grâce à Pierre de Boisdeffre, directeur de la Radiodiffusion, une série de six entretiens a pu être entreprise.

A six reprises, nous nous sommes retrouvés avec Armand Salacrou autour du micro. Celui-ci avait été placé, non dans un studio, mais dans le décor familial de sa bibliothèque, auprès des tableaux de Picasso, de Masson, de Juan Gris... Salacrou pouvait prendre un livre, chercher le témoignage d'une citation... Salacrou chez lui...

P. L. M.

9,70 F (+ t. l.)
10 F T.L.I.